

Patrick Azzurra

En amont

roman



Editions **Passiflore**

Patrick Azzurra

En amont

roman

Editions **Passiflore**

Chapitre 1

2018

Un éventail de pavés luit sous la lumière diffuse d'un réverbère. Une bruine ininterrompue trempe mes guenilles, s'imisce par chacun de mes pores jusqu'à me foutre le frisson. Lorsque le froid s'invite, il ne vous quitte plus. On ne s'habitue jamais aux coups bas de la rue. Elle m'a tout pris. Mon nom en prime. Pascal Gailhard, ça sonnait plutôt bien pourtant. Je me rends compte que je l'ai presque oublié. Il s'accordait à mon personnage de l'époque et n'a plus rien à voir avec l'homme d'aujourd'hui. Mon nouveau blase, c'est Quinquin! À cause de ma passion pour les bouquins. Rien d'original, mais comment s'attendre à des prouesses de la part de trois toquards qui décident de vous rebaptiser un soir de fête? Trois poteaux d'infortune portés disparus d'ailleurs. Ils ne se sont pas pressé le citron pour le dégoter, il faut dire que leur état d'ébriété ne les aidait pas à la réflexion. Malgré leur manque d'ingéniosité, j'ai fini par l'adopter, et même par l'aimer. J'ai opté pour cette renaissance incertaine et l'espérance de faire table rase du passé.

Quand la vie vous jette des cailloux, rien ne sert de se baisser pour les ramasser.

Dix ans que je traîne ma carcasse oxydée parmi les enfants du bitume, les cassos de la société. Ceux que les gens convenables évitent de peur d'attraper leur poisse. Cinquante-deux piges, et j'en parais soixante. Au début, pour tenir, je m'anesthésiais à l'alcool, du pas cher qui vous explose le cerveau, qui chasse les souvenirs. Trop dur de refaire le chemin à l'envers, surtout lorsqu'il fonce tout droit sur un point de rupture. La déchéance surprend toujours celui qui la génère. Il faut posséder une bonne dose de courage pour passer outre ce que la vie vous a volé. Assumer ses malheurs n'est pas à la portée de tous.

Je n'ai pas vraiment choisi ce parcours, ce sont les aléas de l'existence qui m'ont conduit ici. Je suis victime d'un séisme impossible à appréhender et coupable des décisions qui m'ont mené à ma chute. J'ai dû apprendre à survivre, à échapper à la morsure de l'hiver, à la chaleur de l'été. Et à traîner ce barda à longueur de journée parce qu'il contient l'essentiel d'un bouffeur de macadam. Au début, je m'en tamponnais le coquillard du lien social, trop d'amertume à digérer. J'ai rapidement compris qu'il était indispensable pour ne pas passer de l'autre côté, pour ne pas subir la mutation, pour ne pas se transformer en chien errant sans crocs. Une lutte, jour après jour, pour ne pas franchir la ligne, afin de conserver un semblant de dignité humaine. Me laver, me raser, et le luxe absolu : mettre des vêtements propres.

Pourtant, dans les moments les plus sombres, filent parfois de ces étoiles qui chassent les turpitudes. J'ai

trouvé la mienne. Irène, une mamie au cœur gros comme une pastèque. Une lumière dans ma nuit qui n'a pas hésité à me tirer vers les cimes. Elle me prête sa douche, m'invite à sa table, et me fait la conversation.

Tout se désagrège si on n'entretient pas la mémoire des mots.

Une fois par semaine, je frappe à sa porte. Je ne veux pas abuser de sa bonté. Irène est arrivée à cet âge où l'on ne craint plus la mort. Elle dit que son mari est parti trop tôt, que le crabe l'a bouffé sans pitié, qu'ils auraient pu vivre encore quelques années heureux. Un bonheur simple, des petits riens, balanceraient certains, mais pour eux ils représentaient un plaisir indicible. Après avoir dispersé ses cendres dans une forêt des Landes pour répondre à son souhait, elle s'est cloîtrée à l'intérieur de sa carapace. Peut-être pour s'habituer à la solitude, le temps de faire son deuil. Sa fille unique l'a laissée sur le bas-côté. Sans doute de vieilles rancunes dont elle préfère ne pas me parler. Elle est partie le ventre rond à vingt-trois ans et depuis elle ne l'a jamais revue. Elle ne connaît pas son petit-fils. Peut-être a-t-elle donné sans compter aux âmes miséreuses jusqu'à en oublier sa progéniture? Toujours le malheur des autres, jamais le sien, elle déteste l'apitoiement. Une sainte, une vraie, pas de celles inventées par les cathos. Irène est une poupée de porcelaine que la moindre chute pourrait briser en mille morceaux. Son corps diaphane est touché, mais sa cervelle est bien connectée, pas un fil n'est à la masse. Ses mains torturées par l'arthrose, sa tremblote et ses pas hésitants tentent de prouver le contraire, mais ils ne font que masquer une volonté sans pareille. Révoltée par les injustices, elle se transforme

en ce héros de Miguel de Cervantes, et les moulins à vent n'ont qu'à bien se tenir. Elle est bien la seule à me donner l'envie d'avancer.

« Se replier sur ses malheurs, c'est tourner le dos à la vie », qu'elle dit.

Je me suis construit un chez-moi sous le porche d'un parking quatre étoiles. Un Bultex éventré sur le trottoir, et je pionce comme un loir. J'en ai connu des galères avant de me poser là. Des squats improbables, où crèchent des défoncés jusqu'à la moelle. Un monde de miséreux qui n'ont plus que la dope pour exister. Il m'est arrivé de penser à les imiter. Ils ont l'air tellement heureux lorsqu'ils s'envolent. Un voyage dans l'oubli, mais l'atterrissage est si chaotique que je me suis promis de ne jamais y toucher. J'ai vu des jeunes avec des corps de vieux ruinés par la came, des veines nécrosées, des filles qui se prostituaient pour une ballade au pays des leurres. Je n'ai jamais traîné longtemps avec ces loques désabusées. Je n'avais rien à leur apporter et pas plus à recevoir. J'avais chuté assez profondément, à quoi bon m'enfoncer un peu plus. Pour eux, c'est de toute façon trop tard. Goûter à cette merde équivaut à prendre une voie sans issue. Tout au bout, la grande faucheuse les attend bras ouverts. Elle patiente sereine, sait qu'elle finira toujours par les attraper. Tous les maudits de la terre n'ont qu'elle pour échapper à leur angoisse.

Ce qui m'a sauvé, j'en ai bien conscience, ce sont les livres. Présents comme les pierres qui bordent les sentiers escarpés, qui vous guident dans la bonne direction. Ils étaient avec moi avant l'éboulis, et ils ne m'ont jamais lâché. La moindre des politesses n'était-elle pas de leur rendre hommage? L'idée m'est venue un de

ces matins tristes où mon moral dégringolait au bas de la piste. Une idée qui pouvait paraître saugrenue, mais qui pour moi était la meilleure à offrir. Dans ce lieu qui était devenu mon dortoir, je me devais de les mettre en avant. J'ai fabriqué des étagères, j'ai récupéré des sièges, une table bancale. Des meubles jetés au rebut, aussi cabossés que tous ces paumés qui hantent les villes comme des zombies. Un mobilier boiteux à leur image. Puis, j'ai fouillé les poubelles, une ancienne habitude. J'étais certain d'y trouver des trésors, des romans et des revues qui rempliraient ma bibliothèque improvisée.

Au début, les habitants du quartier ont vu mon initiative d'un mauvais œil. Ils craignaient que leur rue ressemble à un dépotoir, mais mon goût pour l'agencement les a rassurés. Certains m'ont donné des bouquins qui encombraient leur appartement. Un geste qui en disait long sur leurs motivations, qui me prouvait que mon intention était bien fondée. Je recevais des traîne-savates qui n'avaient pas une attirance particulière pour la littérature, mais qui me rendaient visite avec des bières. L'endroit était réconfortant. Puis, le bruit a couru les venelles et m'a fait rencontrer des amateurs improbables. Les mercredis après-midi, j'ai pris pour habitude de faire la lecture à certains de ces exclus. Parfois, des passants venaient par curiosité s'asseoir parmi les gueux et m'écouter avec un intérêt croissant. Je me suis même improvisé prof pour un môme tombé dans la rigole trop tôt, mes histoires ont suscité chez lui ce besoin d'apprendre. Quel bonheur de l'aider à ouvrir ses ailes, de voir pousser en lui l'envie de s'élever vers la connaissance! Ce jeune qui a morflé de trop a compris que la pire des pauvretés est celle de l'esprit.

Mais rien n'est complètement lisse, tous les milieux présentent des ulcères, et la malveillance germe dans les endroits les plus improbables, le plus souvent dans le terreau des démunis. Mes livres ne pouvaient pas attirer que des rêveurs. Un matin, sur les coups de dix heures, les anges du mal m'ont rendu visite. D'habitude, ils squattent près de la gare avec leurs crêtes et leur meute de chiens. Ils avaient besoin d'une planque clean pour y dissimuler leurs pilules et leurs sachets de poudre du bonheur. Un business à la sauvette avec les clients des boîtes branchées. Ils vendent leur pourriture à une jeunesse qui s'en met plein le nez. Une nouvelle manière de s'éclater, peut-être chassent-ils ainsi leurs doutes et leurs faiblesses ?

Ma bibliothèque était l'endroit idéal, un de ces endroits que la flicaille ne calculerait pas. Pour une fois que la culture leur servait. Je les ai laissés cacher leur merde derrière Pagnol, Mauriac, Maupassant ou Hugo. Je transformais malgré moi ces auteurs illustres en nourrices. Je n'avais pas le choix, aucune envie d'une chirurgie esthétique au cutter. Je devais fermer les yeux sur leurs magouilles, en échange j'avais juste la chance de ne pas me faire fracasser. C'est eux qui ont attiré les foudres. Cette horde sauvage n'était pas appréciée du voisinage, bien trop voyante, bien trop bruyante, toujours dans l'excès. Personne n'osait les affronter, alors il ne restait qu'une solution. M'aider à plier bagage, me forcer à disparaître. J'étais le prince de la décadence, celui qu'il fallait détrôner pour que le calme montre à nouveau sa face rassurante. Ils étaient une poignée à penser cela, mais la virulence des propos l'emporte souvent sur le nombre. Un matin, les employés

municipaux ont débarqué, une armée en gilets jaunes, pelles et balais accompagnés par les Schtroumpfs. Ils m'ont viré, sans ménagement, une plainte déposée à la mairie. Ils ont tout jeté dans la benne du camion ; livres, mobilier, matelas... Ils m'ont dépossédé de mes trésors avec cette désinvolture qui caractérise les moutons. Moi qui m'étais battu pour semer des fleurs sur le pavé, en trente secondes, ils me les ont ratiboisées. Que faire à part chialer? Irène est sortie de son T3. Furieuse, elle hurlait.

— Faut-il être niais pour s'opposer à la culture! N'est-elle pas le pilier de la démocratie?

— Vous n'échapperez pas au jugement, je vais contacter les médias, espèces de connards!

Grossière dans ses colères qui jaillissaient telle la lave d'un volcan, elle ne se souciait pas de friser l'impudeur lorsque la cause lui semblait juste. Mais ce n'était que des employés dont les ordres étaient de nettoyer la place. Des curieux s'approchaient, prenaient des photos et des vidéos. Une heure plus tard, il ne restait plus que le déchet que j'étais devenu et Irène. Les badauds s'étaient éparpillés, nous laissant en tête à tête. Un tête-à-tête insolite, celui d'une vieille opiniâtre et d'un homme usé. Elle m'a tenu par l'épaule, a formulé des phrases qui réchauffent les cœurs déçus. Je l'ai suivie comme un enfant égaré. Je me suis assis à sa table, ça sentait la soupe de légumes. Une odeur qui effaçait mon chagrin. Où était ma faute? Pourquoi me punir? Je subissais la cruauté du pouvoir avec fatalité. Je n'avais plus le courage de me battre, je perdais la foi sur un chemin de croix. Irène ronchonnait, elle avait de la force pour deux. Elle m'a offert le repas, une daube qui

avait longuement mijoté. Elle m'a proposé de dormir sur le canapé, et le lendemain après le petit-déjeuner j'ai filé avec mon baluchon. Il était hors de question de profiter de la situation. Elle a insisté pour que je reste, mais j'étais un poids trop lourd à porter. J'ai remplacé ma couche confort triple XL par des cartons, et je me suis tiré.

Bosser ne peut pas me faire de mal. Installé sur des marches de la rue Sainte-Catherine, je sors mes outils, une écuelle et un papelard. J'y ai inscrit : *une pièce pour nourrir mon estomac, un sourire pour apaiser mon cœur.*

Un brin de poésie peut-il amener les passants à plus de générosité? Je ne sais pas chanter, encore moins jouer d'un instrument, alors pourquoi ne pas me servir des mots? L'écriture est l'art le plus à ma portée.

Je m'apprête à faire la manche avec ma réserve habituelle. C'est un de ces jours gris qui contaminent les esprits les plus optimistes, qui les rendent peu enclins aux faveurs. Au bout de quatre heures, j'ai juste de quoi me payer un sandwich. Cela me conforte sur mon aptitude à la transparence. Le côté positif est que cela me permet d'observer sans être vu. Une contemplation qui me sauve de l'emprise du temps. Une ronde de personnages aux comportements disparates. Les inventories occupent mes journées; les rêveurs enfermés dans leur bulle pour échapper à la réalité, les dépités sur lesquels les événements glissent comme sur une toile cirée, les craintifs qui font un détour pour ne pas effleurer votre regard, et ceux qui cherchent à intimider afin de dissimuler leur manque d'assurance, les généreux

qui n'ont pas d'oursins dans les poches et qui au pire de leur dénuement vous font cadeau d'un sourire, d'un brin de causette, les méchants qui prennent leur pied à vous blesser, à piquer là où ça fait mal. Ils arrivent par vagues comme les joies et les malheurs de l'existence. La loi des séries ne me gêne pas aujourd'hui.

Je compte les pièces dans le creux de ma poigne, six euros dix. Je gratte quatre-vingts centimes de plus au fond de mes fouilles. Si je veux un sandwich et une bière, je dois me déplacer. Un hypermarché où les casse-dalle sont dégueulasses, mais à un prix défiant toute concurrence. Juste pour le loisir de me payer une mousseuse. Je me roule une clope avec du tabac de récup. Tout près des portes automatiques campent des crève-la-faim dans mon style. Ils ont choisi de tendre la main près de la source. Il est dix-huit heures, et ils sont occis. Combien de bouteilles ont-ils sucées? La bouche pâteuse, ils s'expriment avec difficulté, trébuchent sur les mots. Avec ma dégaine, il n'est pas compliqué pour eux de me repérer. Ils me proposent de siroter avec eux. Une roulerie au visage ravagé descend une canette à la vitesse d'un TGV. Comment deviner si elle a été belle un jour? Sa façade décrépite dissimule toute perfection antérieure. Sa tignasse décolorée d'un jaune pisseux s'entremêle et dégouline sans harmonie. Ses yeux délavés, et son nez strié de veinules sont autant de signes d'une ivrognerie enracinée. Les dégâts d'une vinasse ingurgitée à l'excès qui érode sans distinction. Je refuse leur invitation, et elle ne manque pas de me balancer des phrases vulgaires qui font se marrer ses frères d'infortune. Pour finir, elle me fait un doigt, et gueule « va te faire enculer, le blaireau ».

J'entre sans tarder dans le magasin avant que cela ne dégénère. Avec l'alcool, on ne peut jamais prévoir la tournure des événements. Je fais mes courses, et passe à la caisse sous les regards méfiants du vigile. Avec mes fringues cradingues, rien d'étonnant. J'ai tout de même réussi à leur barboter une fiole de rhum pour les soirs de déprime. Je sors à l'opposé pour ne pas tomber sur les barjots, pas envie de me battre. Je n'en ai plus la force, encore moins le courage. J'ai besoin de paix, sans doute la lassitude. Je reviens à pied dans mon fief. Pas le grand confort, mais le sentiment d'être chez moi. Ils ne m'ont même pas laissé une chaise, ces enfoirés. Je m'assois sur l'épais tas de carton entreposé dans mon nid. J'ouvre la languette plastique de mon repas et mords dans mon pain de mie au jambon-fromage. J'aurais préféré une baguette croustillante et dorée, mais faut savoir ce que l'on veut. La première gorgée de roteuse m'ôte tous regrets. C'est bon, frais, et mon cerveau, peu à peu, plane vers des brumes cotonneuses. Un flottement qui m'inspire la réflexion. Suis-je capable de revenir à une vie bien rangée? En ai-je véritablement envie?

Personne ne m'a poussé sur les pavés, juste les circonstances. Un algorithme complexe qui vous projette vers l'exclusion. Une fuite pour me soustraire aux sortilèges de l'existence.

J'ai tout abandonné. Une plaie béante m'a fait basculer, trop de problèmes à régler. Tout est réalisable quand on possède la volonté profonde, mais moi je me suis laissé sombrer dans l'eau stagnante de ma décrépitude. J'ai choisi de croupir dans mes incertitudes, de pourrir les relations les plus fortes.

Je me fabrique un plumard en carton, me glisse à l'intérieur de mon duvet qui schlingue la mort, et m'endors comme une masse. C'est le froid qui me réveille. Il est six heures à ma montre. Je me recroqueville, il est trop tôt pour me lever. Les journées sont bien assez longues. Que faire à part glander ? J'ai l'intention de me chercher un bouquin et de m'installer confortablement dans le tram. Un moyen de ne pas trop me les geler.

Sans m'en laisser le temps, Irène m'interpelle et me dit de bouger. Je la suis, pas mécontent de me caler au chaud. Un café fumant est posé sur la table. Elle m'a dégoté quelques fringues dans une bourse aux vêtements. Je ne sais pas comment la remercier. « Tu me rembourseras quand tu seras riche » qu'elle me balance. Et elle se met à rire, un rire que je prends en pleine poire. Son anniversaire est le trois décembre et je compte bien lui faire un cadeau. Quatre-vingt-sept printemps, ce n'est pas rien. Ça se fête. J'ai ma petite idée et un mois pour la réaliser.

— Ne t'enfuis pas, j'attends de la visite.

À onze heures, des coups timides à la lourde me surprennent. Irène ouvre, et apparaît une poupée toute propre qui n'a pas la trentaine. Sa beauté et son élégance ne font que me renvoyer la vérité à la gueule, me donnent honte de ce que je suis devenu. Irène me la présente. Elle me tend une main aux doigts menus, je ne peux pas m'empêcher d'inspecter la mienne avant de l'envoyer à sa rencontre. Restent quelques traces revêches, et des ongles endeuillés. Il y a la fraîcheur

de sa peau et cette envie de la réchauffer. Je la lâche aussitôt de peur qu'elle la retire comme lorsqu'on touche malencontreusement une fiente. Elle s'assoit en face de moi, et j'ai du mal à supporter ses prunelles plantées dans les miennes. Elle est journaliste et tient à écrire un article sur ma paume. Elle met son portable en mode dictaphone et me pose un tas de questions. Quand je ne réponds pas assez vite, c'est Irène qui me remplace. Elle y va sans modération, ce qui fait sourire la jeune femme. Elle ne refuse pas le café, reste une heure, me prend en photo. Que va-t-elle faire d'une tronche de gland comme la mienne? Ébahi, je la regarde s'éloigner, frêle silhouette dont il ne subsiste plus que le parfum...

— Tu vois Quinquin, il est bon de se battre. Il y aura toujours quelqu'un pour te tendre la main.

— Je sais bien Irène, mais je n'en ai plus envie.

Une bise à ma mamie préférée et je rejoins la rue. La température a chuté et je me caille les miches. Je marche jusqu'aux quais, histoire de me réchauffer. Je m'assois face à la Garonne et mate les badauds. Pas longtemps, ça pique un max. De toute façon, je commençais à gamberger à ma vie d'avant. À quoi bon se faire du mal? Ces retours en arrière sont si néfastes qu'ils ne servent qu'à me tordre le bide. Il me faut un bouquin de toute urgence, n'importe quoi pourvu que je m'évade au fil des pages. Je rencontre Giboulet, une cloche de première. Lorsqu'il m'aperçoit, sa trogne s'éclaire. Plus rien n'est coordonné chez lui, il fonctionne au ralenti. C'est un gentil que la rue a détruit. Il a paumé les lacets de ses groles, ne porte pas de chaussettes, et ses pieds sont violets. Un de plus qui

crèvera dans l'indifférence. Je sors ma flasque de rhum et lui en propose une lchette. Ses yeux s'allument comme des phares de bagnole dans la nuit. Je suis obligé de lui arracher la bouteille des pognes. Il m'en a vidé la moitié.

— Excuse, j'avais soif.

Il repart comme un automate aux piles usées. Je m'é gare au hasard des artères jusqu'à en être harassé. Vers vingt-deux heures, je m'allonge sur mon tas de carton, et bois une gorgée de ce liquide ambré. Je sens la brûlure de l'alcool réchauffer mon corps meurtri. Je m'endors rapidement sans trop gamberger à la tristesse de la vie. Quoi de meilleur que d'ouvrir mes yeux au petit matin sur Irène? Je sais aujourd'hui qu'il existe des anges sans ailes.

— Debout Quinquin, un café chaud t'attend.

Il y a même des biscottes et une plaque de beurre. Parfois, sa gentillesse me donne le vertige.

— Mange, prends des forces, une surprise ne devrait pas tarder.

Vers dix heures, elle n'arrête pas de regarder vers la porte. Impatiente, elle fait les cent pas dans la pièce jusqu'à l'arrivée du facteur. Elle lui arrache le journal des mains et me rejoint. Elle tourne les pages au galop et finit par trouver l'article qu'elle cherchait. Elle le lit à voix haute, et lève entre chaque phrase son visage fripé sur lequel brillent ses yeux d'enfant.

La municipalité a frappé fort en détruisant un lieu d'espérance. Triste de constater que les bonnes actions ne sont pas toujours récompensées. Nos élus ne sont-ils pas là pour promouvoir la culture? C'est ce que croyait Quinquin,

ce SDF qui a eu la noble idée d'installer une bibliothèque sous un porche afin de proposer la littérature à celles et ceux qui n'y ont pas accès. Un endroit qui permettait les échanges et favorisait les rencontres entre les sans-abri et les gens du quartier. Nous aurions souhaité qu'une telle initiative en engendre d'autres, malheureusement nos têtes bien pensantes ont choisi de la détruire dans l'œuf. Dans ce monde si individualiste, un homme vient de nous démontrer que l'on peut toujours donner et que l'altruisme peut l'emporter sur le porte-monnaie. Nous ne sommes pas les seuls à réagir, ce fait divers prend de l'ampleur sur les réseaux sociaux et nous demandons à nos élus de réparer le plus rapidement possible cette injustice. Nous suivrons cette affaire avec attention, déterminés à ce qu'elle soit traitée avec intelligence et équité.

Sophie Tallandier

— Elle ne mâche pas ses mots la petite, elle ne les a pas loupés.

Je n'en reviens pas, la réalisation de ce projet m'est venue comme une envie de pisser. Je n'ai rien prémédité et j'étais loin de penser aux remous que cela produirait. Depuis que j'ai franchi le pont pour rejoindre la rive des laissés pour compte, je ne crois plus à la gratitude. Est-ce que je la mérite d'ailleurs ? Et pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, je la retrouve avec volupté.

Moi, le clodo, j'ai mon article dans le journal local. Des lunes que je n'ai pas fait l'objet d'autant d'attention. Moi qui suis en marge de la société, qui fait partie du bataillon des éclopés, je me sens happé par une considération de masse. Comment ne pas

craindre ce tsunami lorsque l'on a vécu des années dans l'effacement? Bouffé par cette subite reconnaissance, je me perds dans ce dédale de contradictions. Heureusement, la présence d'Irène me rassure.

Chapitre 2

1967

En ce 17 janvier, il gèle à pierre fendre. La campagne est saisie par un souffle glacé. Il est six heures, un chien aboie au loin. Marcel fait chauffer la 4L dans la cour de la ferme. Des vapeurs chaudes se dégagent d'un tas de fumier pour se répandre dans un paysage figé. Rose a eu des contractions dans la nuit. Pas de temps à perdre, la clinique est à trente kilomètres. La naissance d'un premier enfant est toujours accompagnée de craintes, sans doute accentuées par ces histoires qui se racontent dans les villages, plus terribles les unes que les autres.

Rose a connu la fierté de cette proéminence qui couronne les futures mamans, qui attire l'admiration des vierges de la procréation, l'obligeance de tout un monde qui rend hommage à celle dont la rondeur annonce un heureux évènement. Elle a été cette déesse sur le chemin de la gestation, a vécu ces passages extatiques qui plongent dans l'oubli tous désagréments. Et puis arrive le moment fatidique, celui qui va la délivrer de ce bout d'elle de plus en plus lourd à porter,

de cette présence envahissante qui frappe des pieds la paroi souple de son abdomen. Alors, insidieusement, pointe cette frayeur du drame qui peut détruire les rêves les plus enracinés.

Une pieuvre tentaculaire qui crée une ambiguïté, qui gâche ce bonheur divin. Elle efface la joie de la semeuse prête à récolter ce fruit qui remplira tous les creux de l'existence, qui changera la monotonie en un courant facétieux. Ne reste plus que l'angoisse de cet arrachement, cette rupture brutale, cette séparation irrémédiable par le fil tranchant du rasoir.

Mais la vie reprend toujours ses droits. Comment imaginer de ne pas enfanter lorsque l'on a grandi au milieu de terres gorgées de cultures, d'animaux qui ne cessent de mettre bas? Difficile quand on est en harmonie avec cette nature si féconde. Dix ans à espérer avec une foi inébranlable. Certaine qu'un jour, son corps accueillerait la graine et la ferait pousser. Une plante vivace et grimpante, une fleur de la passion, une passiflore aux effets apaisants. Son ventre ne pouvait être un cimetière. Ces larges hanches ne présageaient-elles pas d'un aboutissement heureux?

Aux premières nausées, elle avait compris. La visite chez le médecin de famille avait été protocolaire, juste pour rassurer son mari. Ils ont la trentaine et tout le temps d'élever un gamin. Un problème de germination avait retardé le processus, et alors? Le principal n'est-il pas d'atteindre le point culminant que l'on s'est fixé?

L'imprévisible avance d'une quinzaine de jours les a surpris, sans doute la faute à la lune. Le couple s'arrête chez des voisins, la traite des vaches ne peut être

repoussée, et l'entraide en campagne est aussi courante que l'eau du ruisseau.

Ils arrivent enfin à la clinique, son col est ouvert et elle a perdu le liquide amniotique. On la transporte sans tarder en salle d'accouchement. Une infirmière la prépare en attendant la sage-femme. Deux heures après, il y a ce petit homme rougeaud qui sort d'entre ses cuisses et dont on entend les cris libérateurs. Marcel est aux anges, il rêvait secrètement d'avoir un garçon. Il se voit déjà lui apprendre à conduire le tracteur, partager cette complicité père-fils à laquelle il aspire depuis des années.

Une transmission qui permet tous les possibles, qui consolide les liens, qui offre à l'arbre de nouvelles racines.

Elle a des pensées plus ambitieuses, la prémonition d'un envol audacieux. Elle l'imagine atteindre des hauteurs qui n'ont jamais été à sa portée. Avocat, médecin, instituteur, une de ces professions qui inspirent le respect. Elle veut pour lui quelque chose de mieux que des sabots crottés, qu'une vie de paysan. Elle l'ouvrira à la culture, c'est sûr, lui achètera des livres qu'elle n'a jamais lus. Elle lui paiera des cours particuliers si le besoin s'en fait. Il est là, blotti contre le ventre de sa mère. Peau contre peau, et leur respiration sereine en dit long sur cette fusion qui ne cesse de croître. Elle est toute à cet enfant et il est tout à elle.

Après quelques jours à la maternité, ils rentrent à la ferme. Pour lui, ils ont choisi la chambre exposée à l'est. Elle donne sur la cuisine où ronronne le poêle en hiver. Lorsqu'il aura grandi, il pourra apercevoir de sa fenêtre des carrés de vigne dont les rangs dévalent la pente en

direction de l'estuaire, une forêt pour ligne d'horizon, et tout à gauche, la tour de l'église Saint-Saturnin de Moulis qui s'élève sur un camaïeu de tuiles. Marcel a repeint la pièce à la chaux, Rose a ajouté un voile au-dessus du berceau, un ours en peluche posé sur un tabouret, et un cadre où trône une fée.

Les jours passent, et Marcel observe son épouse à la dérobée. Elle a changé, c'est sûr, elle est distante. Cet enfant semble l'avoir prise en otage, il a la sensation de perdre ce qu'il a de plus cher. Il lui parlerait bien s'il possédait les mots, mais dans une famille de taiseux on n'apprend pas à exprimer ses ressentis. Il subira l'éloignement sans broncher, de l'intérieur, jusqu'à s'en faire saigner.

À l'heure de l'allaitement, il ne peut détacher ses yeux de cette femme dont il est éperdument amoureux et sans laquelle il ne serait plus qu'un infirme boiteux. Ses cheveux bruns qui tombent en cascade sur ses épaules, l'ovale parfait de son visage, et ce sourire à la fois si fort et si doux. Il est fasciné par ces gestes gracieux, cette façon de dégrafer son corsage, par cette main si fine qui ne peut contenir son sein. Elle s'abandonne à ce rituel avec un naturel désarmant, effleure d'une gaze humide le bourgeon dardé, puis elle le presse entre le pouce et l'index jusqu'à ce qu'un trop-plein de sève décore son aréole d'une coulée opaline. Il y a dans cette scène tant d'érotisme que Marcel en est chamboulé, un désir impérieux qu'il préfère enfouir avec le reste. D'une infinie tendresse, elle prend l'enfant dans ses bras et lui tend son mamelon gorgé de lait. Il le tète avec avidité. Marcel décide de partir, triste de cette exclusion qui n'affecte que lui.

Rose, bousculée par ses hormones, est perdue entre deux rôles qui lui paraissent incompatibles, celui d'amante et celui de mère. Sa nouvelle identité ne colle plus à la première. Lorsque la nuit, Marcel se rapproche d'elle, que ses mains calleuses glissent sur son ventre, elle ne peut s'empêcher de penser au nourrisson qui dort à côté. Elle invente des excuses pour refuser ces étreintes qui la culpabilisent. Avant l'arrivée du petit, elle s'offrait pantelante aux désirs du mâle avec un plaisir non dissimulé, parfois même elle prenait l'initiative. Amazone effrontée, elle s'adonnait à de trépidantes chevauchées. Aujourd'hui, elle est comme ces terres arides qui ont perdu leurs sources souterraines. La fleur excentrique de la volupté ne vibre plus, seule la vue de son gamin accélère son cœur. Marcel se tue à la tâche pour oublier ce feu qui ne saurait s'éteindre. Il est jaloux de ce bébé qui le prive d'exister. Au moindre gémissement, elle file à son secours, et lorsqu'il est paisiblement endormi, elle se penche sur lui pour écouter sa respiration, puis se recouche apaisée. Comme une none, elle a fait vœu de chasteté pour un demi-dieu qui somnole dans son berceau.

Pour le baptême de Pascal, Rose s'est levée aux aurores afin de préparer un repas de circonstance. Un civet de sanglier mijote dans une marmite en fonte, une tourte aux cèpes dore dans le four, des tranches de grenier médocain sont disposées dans un plat. La veille, elle a confectionné une tarte aux poires et une aux pommes. À dix heures, ils partent endimanchés à l'église. Elle s'assoit à l'arrière de leur véhicule près du couffin. La famille et les amis sont présents sur

le parvis. Une cérémonie banale, les palabres d'un curé de campagne, les prières, les chants, l'eau bénite sur le front accompagnée d'un signe de croix et des pleurs de l'enfant. Quelques photos immortaliseront la scène.

Une immense table a été dressée à l'ombre du tilleul. Une brise emporte dans un bruissement de feuilles ses fruits aux ailes oblongues. Les assiettes sont disposées sur des nappes brodées des initiales d'une arrière-grand-mère. Le temps n'a su les élimer ni ternir leur blancheur immaculée. Pour l'occasion, ils ont sorti des bouteilles de Loupiac tenues au frais dans le puits, et les meilleurs millésimes de la propriété. Chacun fait des risettes au bébé. On boit, on s'empiffre de cacahouètes et de biscuits d'apéritif. Marcel remplit les verres vides. Rose évolue parmi les invités avec grâce, un léger maquillage rehausse ses traits. Quoi de pire que de désirer sans retour? Le soleil de juin participe, bienveillant, à la réussite de cette fête. Les heures passent dans une humeur joyeuse, on savoure, on picole, et lorsque les enfants se lèvent pour aller jouer, les blagues grivoises fusent. Il fait chaud. Les femmes, corsage ouvert sur leur troublante échancrure, gloussent avec des airs de saintes effarouchées. Les hommes rient, jettent des regards égrillards sur ces chairs dévoilées, rêvent de siestes débauchées. Certains répondront à cet appel charnel, iront se soulager dans la campagne, reviendront des herbes entremêlées dans les cheveux avec une lascive complicité.

Vers dix-neuf heures, tout ce monde s'en va, c'est le temps des embrassades et des remerciements. Une accolade et on promet de se revoir. Rose débarrasse la

table tandis que Pascal est dans les bras de Morphée. Elle frotte les couverts, la tête ailleurs, à ces paroles graveleuses, à ces yeux brillants de convoitise. Des images qui attisent une soif étouffée, elle n'a rien senti de pareil depuis la naissance du petit. C'est comme le bouillonnement intérieur d'un volcan endormi. Si forte est la secousse qu'elle en tremble. Elle bâcle la tâche, rejoint son mari. Elle prie pour qu'il perçoive son envie, pour qu'il la prenne sans politesse.

Marcel prépare la traite du soir. Lorsqu'elle passe la porte, un rai de lumière dévoile ses courbes par transparence. Rien ne lui échappe, même pas ses joues empourprées, encore moins son regard chaviré, et la bête qu'il croyait muselée tire sur la corde jusqu'à la briser. Comment s'opposer à la tentation quand l'objet de votre désir se tient si près? Elle s'approche à le toucher, emportée par un ouragan impudent qu'il lui est impossible de maîtriser, on ne dompte pas le vent et la pluie. Il est si bon de se respirer. Dans un empressement maladroit, leurs bouches se cherchent pour un baiser si fougueux que leurs dents s'entrechoquent. Les boutons volent, ne résistent pas à leurs doigts nerveux. Quel bonheur de découvrir à nouveau ces deux fruits irisés prisonniers d'un bonnet de dentelle! Il l'entraîne vers la grange, l'allonge sur un tapis de foin. Jupe relevée sur les cuisses, elle s'impatiente de cette étreinte. Le premier coup de reins est sauvage. Fiévreuse, elle se creuse pour mieux le recevoir, gémit, plante ses ongles dans son dos. Et leur tête tourne, étourdie par ce mélange d'odeurs, et le manège s'accélère jusqu'à des râles libérateurs. Une fulgurance, et cette profusion de sève qui s'unit à la rosée. Les caresses se font plus douces, les gestes plus

précis, une espèce de candeur remplace la folie. Chacun est reconnaissant envers l'autre. Après la mort revient la vie.

Rose a retrouvé son corps de femme sans être amputée de sa fibre maternelle. Sans doute pensait-elle que le tison du diable la marquerait à vie, la punirait de sa désinvolture.

Un enfant s'épanouit toujours mieux entre deux êtres liés par des sentiments sincères auxquels il ne craint pas de s'identifier.

Il y a ce premier anniversaire qui s'inscrit dans les mémoires, ces premiers pas si hésitants, les bras de maman, ceux de papa. Cette attention particulière à l'accompagner, à contempler sa métamorphose ; les promenades en tracteur, les animaux de la ferme, les livres, un riche panel qui stimule sa curiosité. Pascal grandit dans la joie des choses simples. Déjà trois ans, et cette première rentrée à la maternelle, comme les années filent. Un jour néfaste où il pleure, ne se résout pas à s'arracher au jupon de sa mère. Terrible pour Rose de l'abandonner. Toute la matinée, elle ne cesse de voir son visage en larmes, et ne peut retenir les siennes. « Ne t'en fais pas, ça lui passera », lui dit Marcel avec une certaine âpreté. Difficile de reconforter l'être aimé, ou même de comprendre certains débordements lorsque l'on a hérité de la rudesse du monde paysan. Il n'a pas cette finesse d'esprit qui lui permettrait d'appréhender d'autres schémas que ceux appris.

Elle est devant l'école avec un quart d'heure d'avance. Cette situation durera un bon mois, un mois de douleurs pour l'enfant et la mère. Et puis un jour,

inexplicablement, il court vers son institutrice avec une telle allégresse que Rose se sent comme abandonnée. Elle rentre, le cœur en bataille, frustrée. Mais quand le soir il se jette sur elle avec son ardeur infantile, sa peur se volatilise. Elle ne doute plus de cet indéfectible lien qui les unit pour toujours.

On fête ses cinq ans, et vient l'entrée au primaire. Pascal s'est rapidement adapté au système scolaire. C'est un élève sérieux, il apprend vite et fait partie des meilleurs. Rose est si fière. N'est-il pas en train d'avancer sur la voie qu'elle prévoyait? Marcel se pose des questions, s'il continue ainsi, il finira savant. Et qui reprendra la ferme? Pascal sera-t-il prédisposé aux dures besognes qu'impose la terre ou penchera-t-il vers ce qui enrichit l'esprit? Bien sûr qu'il apprécie la compagnie de son père, mais tout ce qui concerne son travail l'indiffère. Il préfère ces moments de solitude dans sa chambre où il découvre de nouvelles lectures.

Comme une éponge, il absorbe les matières les plus indigestes, se passionne pour la poésie. Pour l'instant, il se laisse emporter par la musicalité du texte, sans tenter d'en saisir le sens profond. Ses premières rimes, pourtant niaises, subjuguent Rose. Selon elle, son fils est surdoué. Elle en parle à Marcel sans parvenir à le toucher. *Que va-t-elle donc encore chercher?* À vrai dire, il se moque des capacités intellectuelles de son garçon, au contraire même, elles font barrière à ses projets, les éloignent l'un de l'autre. Peu importe, elle demande à s'entretenir avec son institutrice, savoure par avance leur conversation. Elle a passé sa plus belle robe, n'a pas l'intention de faire honte à Pascal. Malgré

ses vêtements choisis, face à cette femme qui incarne la connaissance, elle ne peut s'empêcher de se sentir insignifiante.

— Bonjour madame Gailhard, je vous écoute.

— Je souhaitais vous parler de Pascal. Je me pose des questions à son sujet. Il a des résultats très satisfaisants, mémorise tout ce qu'il apprend. Pourtant moi et son père sommes de bien piètres modèles dans ce domaine. Nous n'avons pas beaucoup étudié.

Elle rougit.

— La vie nous prive parfois de certaines expériences. Rien ne dit que vous n'auriez pas fait d'excellents élèves.

— Merci, mais je ne crois pas. Si je suis là aujourd'hui c'est pour savoir si Pascal n'est pas surdoué.

— Votre fils est un très bon écolier, mais reste dans les normes. Je peux vous le confirmer. Le comportement des surdoués est différent. Ils s'ennuient pendant les cours, ne participent pas, tout est trop facile pour eux. On peut aisément les confondre avec des cancre. Il y a une dizaine d'années, j'ai eu le cas d'Olivier. Ses résultats étaient médiocres et il devait être orienté vers un certificat d'études. Il était reclus dans son coin. Son attitude m'avait interpellée. Un soir, je lui ai demandé de rester, et nous avons discuté. Je me suis aperçu que son discernement n'était pas en adéquation avec ses notes. J'en ai parlé avec ses parents qui n'avaient rien perçu de ses compétences. J'ai réussi à les persuader de lui faire passer un test QI auquel il a obtenu 130. Il a pu accéder à une classe plus adaptée. Votre fils est un très bon élève, appliqué, travailleur, curieux, qui fera sans nul doute des études brillantes s'il continue en ce sens, mais je vous assure qu'il n'a pas des capacités

supérieures à la moyenne. Vous pouvez, si vous le désirez, demander une évaluation.

— Non! Ce n'est pas la peine, je vous fais confiance et vous remercie de m'avoir reçue.

« Il fera sans nul doute des études brillantes », seules ces paroles occupent son esprit. Elle est si fière, si heureuse. Elle fera tout pour l'encourager sur cette voie. Elle conte brièvement à Marcel son entrevue. Il acquiesce d'un mouvement de tête et lui tourne le dos. Les ambitions de Rose le dépassent, lui souhaite plutôt une histoire toute simple où le fils partage le labeur avec son père et un jour prend les rênes de l'entreprise. Elle, échafaude des plans, se perd dans le futur. Les grandes écoles sont éloignées et les transports urbains trop rares. Elle se met même en tête de passer son permis de conduire. Elle l'entrevoit comme indispensable et tente de convaincre Marcel. Surpris par sa demande, il bloque quelque peu. Sans doute son éducation machiste. Dans son monde, le privilège des femmes s'arrête aux tâches ménagères et à torcher le cul des gosses. Qu'en penseront les voisins? Ne l'amène-t-il pas faire ses courses? Ne répond-il pas à ses exigences? Mais s'opposer aux idées de Rose équivaut à une déclaration de guerre et il a peu de chances de gagner le combat. Face à elle, Marcel est impuissant, elle est capable de tout faire basculer d'un simple battement de cils.

Elle passe donc son permis et l'obtient à la première présentation. Certains samedis, elle prend la route de Bordeaux avec Pascal, un moment à eux. La librairie Mollat est leur destination privilégiée, le gamin y flâne des heures. Les livres, leur odeur, les couleurs

des couvertures attisent peu à peu la curiosité de Rose. Cette culture à laquelle elle s'est si peu adonnée aurait-elle le pouvoir de la hisser hors de son modeste milieu social? Sans doute est-ce lié au désir de rester proche de son fils. Mais lorsqu'elle est prête à franchir le pas, elle pense à la tête que ferait Marcel, à cet abîme que la connaissance est susceptible de creuser entre eux.

Elle laisse Pascal choisir deux ou trois romans, n'en prend aucun pour elle.

Parfois, ils traînent au quartier Saint Michel pour y dégoter des livres d'occasion. La boulimie papivore du gamin l'oblige à l'économie.

En septembre, il entre au collège de Castelnau de Médoc. Rose préfère l'y conduire, fière de se présenter au volant de l'automobile. Sa professeure de français, une jeune femme rondelette au visage poupin, s'aperçoit rapidement de ses aptitudes à l'écriture, de sa passion pour la littérature, et lui conseille des auteurs qui correspondent à son degré de maturité. Il passe en cinquième sans soucis et découvre Marcel Pagnol. Le style de cet homme le subjugue. Il narre le monde rural avec des mots simples qui touchent son cœur. Des messages intemporels sans fioritures pour mieux viser l'essentiel. Il entend les cigales de la garrigue chanter dans les forêts du Médoc. Il est si facile de déplacer le décor. Quel désagrément que de stopper sa lecture pour participer aux tâches de la ferme! Quitter Manon des sources pour nettoyer l'étable lui est pénible. Il travaille, la tête ailleurs, tout à ces personnages auxquels il rêve. Son imagination le déconcentre, le rend maladroit et il finit par commettre des erreurs qui font rager son père

de l'intérieur. C'est un brave garçon qui se confond en excuses à la première faute, mais Dieu sait pourquoi il est si gauche, pense Marcel. Sans doute est-ce la faute de sa mère qui le couve de trop, qui l'encourage à lire des journées entières. Il décide d'en parler à Rose.

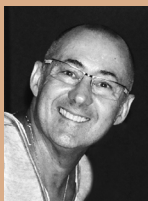
— Tu ne crois pas qu'il serait bon pour lui de participer davantage au travail de la ferme, au lieu de se prélasser dans sa chambre? Tu vas en faire un fainéant si tu continues.

— Tout ce que tu veux est qu'il finisse comme toi, mais Pascal n'est pas fait pour la basse besogne. Il aura un métier où on ne se salit pas les mains. Il est différent de toi.

— Pourquoi il ne serait pas comme moi? Tu trouves répugnant de toucher la terre et le purin?

— Je n'ai jamais eu honte de l'homme que tu es, et avec toi je n'ai jamais manqué de pain, mais ce n'est pas une raison pour pousser notre fils à suivre un chemin contre-nature. Tu vois bien qu'il n'est pas doué de ses doigts, que chez lui c'est la tête qui a pris le dessus. Devrions-nous nous en plaindre?

Marcel sait d'avance sa cause perdue, alors il préfère sortir en râlant dans sa barbe. Cette conversation met fin à ses espoirs.



Patrick Azzurra est né à Bordeaux. Très tôt, la lecture a bordé son chemin, un chemin semé d'ornières qu'il a dû aplanir avant d'oser prendre la plume. On ne peut pas vivre éternellement dans l'ombre. Les herbes les plus folles ont besoin de lumière, et l'écriture comme toute passion illumine les rêveurs de son auréole.

En amont

Patrick Azzurra

Ce qui m'a sauvé, j'en ai bien conscience, ce sont les livres. Présents comme les pierres qui bordent les sentiers escarpés, qui vous guident dans la bonne direction. Ils étaient avec moi avant l'éboulis, et ils ne m'ont jamais lâché. La moindre des politesses n'était-elle pas de leur rendre hommage ?

Aujourd'hui, Quinquin traîne sa carcasse rouillée sur le bitume. Seule la littérature le rattache au passé, le reste il cherche désespérément à l'oublier. L'avenir ? Se laissera-t-il approcher pour reprendre le cours de sa vie ?

Patrick Azzurra fait une descente en apnée dans cette profonde faille où l'homme a plongé, en fouillant les abysses avant de remonter par palier vers ce qui semble se dessiner. Un roman à trois temps qui ne vous laissera pas indifférent.

18 €

